

HENRI MAUGIS
Professeur de Première
au Lycée Janson de Sailly

L'Ame de la France

à travers ses paysages

SONNETS



PARIS
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE
23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M CMXXXVIII

La Normandie

Pays qui vous captive, aussitôt découvert,
Je rêve à tes champs d'ombre, ô grasse Normandie,
Où tout dit le bonheur, les bœufs dans la prairie
Et la ferme cachée au fond du chemin vert.

Du printemps lumineux aux brumes de l'hiver,
Que ta beauté paisible et féconde varie,
Ces herbages, ces bois, une route fleurie,
Vers le port ce val frais qu'un ruisseau s'est ouvert !

La vertu de ton sol m'explique ton histoire,
Et tout ce long passé de richesse et de gloire
Qu'ont illustré tes fils, matelots ou fermiers.

Je t'aime, ô Normandie, et, dans mes longs voyages,
Quand je suis loin de toi, fidèle à tes ombrages,
Mon âme nostalgique erre sous tes pommiers.

Rouen

Au creux des verts coteaux la ville emprisonnée
Fume une haleine lourde en languides moiteurs,
Le brouillard flotte au sol, ou bien vers les hauteurs
S'évapore au soleil d'une claire journée.

La Seine alors découvre en sa blanche traînée
Tout un frais paysage aux sites enchanteurs,
Pendant que les clochers, ces joyaux des sculpteurs,
Affinent vers le ciel leur flèche illuminée.

D'un art riche et divers toutes les floraisons
— Eglises et palais, vieux pignons des maisons —
Font d'un désordre exquis ce magnifique ensemble.

La cité, bruissante, y prospère si bien
Que, musée et grand port à la fois, elle semble
Comme un tableau moderne en un beau cadre ancien.

La Seine

Dans un large horizon, le fleuve au noble cours
Promène avec orgueil sa lente rêverie.
Au verdoyant décor d'une rive fleurie
Ses méandres charmés attardent leurs détours.

Depuis son humble source il a grandi toujours.
Par lui l'Ile-de-France à la mer se marie,
Et dans son eau limpide, en longue théorie,
Il a vu se mirer clochers et vieilles tours.

Il s'avance et bientôt, rencontrant la marée,
Sa rive s'élargit, et son onde altérée
Au flux marin oppose un flot précipité.

Le fleuve enfin l'emporte, et la royale Seine
Superbement s'en va comme une souveraine
Qui fut belle en sa vie et qui meurt en beauté.

Dieppe

Dans la faille profonde et large où s'interrompt
Le mur tout craquelé de la haute falaise,
Et sous l'ancien donjon lorgnant la côte anglaise,
S'enfonce le vieux port qui fleure le goudron.

Une jétée effile au loin son éperon.
Seul dans l'étroit chenal le pilote est à l'aise.
Le sable manque trop pour que l'enfant se plaise
Sur la plage où la vague use le galet rond.

Le Casino, lourd dôme où l'argent se prodigue,
Ecrase la terrasse élégante et sa digue.
Au large, dans la nuit, clignotent les hublots

D'un paquebot à l'ancre attendant la marée,
Et de joueurs en fête une bande enivrée
Roule du baccarat au bouge à matelots.

La Falaise

Sans fin la vague assiège et, filtrant au travers,
Ronge le bouclier tordu de sa muraille.
Mais seule la valleuse y creusa son entaille
Où plongent ces longs seuils étroitement ouverts.

Tour à tour coloré des tons les plus divers,
Le vieux donjon surgit, dressant sa haute taille.
Un ciel bas y projette une sombre grisaille,
Le soleil un feu pourpre, et l'eau ses reflets verts.

Le fier rempart, meurtri dans le duel séculaire,
S'obstine à prolonger son geste tutélaire,
Et, le soir, aux regards perdus des matelots,

Debout sur l'horizon de la mer endormie,
La falaise dans l'ombre, immobile, infinie,
Semble un géant lointain qui surveille les flots.

Fécamp

Tapi dans un couloir allongé de valleeuse,
Entre deux hauts coteaux qui couronnent ses flancs,
Noyé dans une brume aux fétides relents,
Fécamp grelotte au fond de sa rade frileuse.

Tout dort : rien ne trahit la cité populeuse.
Seuls des vents éternels les assauts violents
Roulent du fond des mers leurs furieux élans,
Et le phare est dans l'ombre une morne veilleuse.

Soudain le ciel s'éclaire : en un brusque réveil
Des brouillards en déroute a surgi le soleil
Qui, grisé par l'éclat de sa métamorphose,

Fait scintiller les toits, illumine le port,
Et — flambeaux assortis à cette apothéose —
Allume sur les mâts d'immenses cierges d'or.

Yport

En haut des bois — en bas la mer : et c'est Yport,
Blotti dans la falaise un humble et frais village.
Les arbres des coteaux en sont le vert décor,
Et leur ombre parfois descend jusqu'au rivage.

La plage s'y confond avec un pauvre port,
Où des abris sont faits de bateaux hors d'usage,
Où des femmes pieds nus tournent avec effort
Les cabestans plaintifs qui filent leur cordage.

Les choses et les gens ont des airs d'autrefois :
Quand, à l'heure du flot qui remonte, je vois
Tous ces vieux loups de mer aux pommettes cuivrées

Surgir tout ruisselants en leurs sarraux déteints,
Je crois revoir en eux les pirates lointains
Qu'aux siècles d'épouvante ont vomis les marées.

Ferme normande

Derrière le rempart puissant d'un haut talus,
Bastion de verdure au milieu de la plaine,
Elle est là, dans ce clos que l'on distingue à peine,
Sous le couvert épais des grands arbres feuillus.

Du chemin qui la borde on ne voit rien de plus
Qu'à l'ombre des pommiers une cour d'herbe pleine.
Des coqs chantent, un chien aboie à perdre haleine.
Une vache à son pis traîne des veaux goulus.

La maison où s'abrite un rustique ménage
Sous les carreaux étroits que protège un feuillage
Se cache tout au fond, sombre avec ses murs bas.

Tout l'esprit du Normand se retrouve en sa ferme :
Aux regards étrangers méfiant il se ferme
— Un esprit qui voit tout, mais où l'on n'entre pas.

Caen

Caen dans un pli de l'Orne aux paisibles détours
Comme au milieu des champs s'enfonce avec paresse.
D'innombrables clochers la pointe au ciel se dresse,
Et sa double abbaye embellit deux faubourgs.

Ces colosses bardés de flèches et de tours
Enserrent les murs bas comme une forteresse.
Un cortège d'hôtels et d'églises s'y presse,
Dont le noble profil domine le grand Cours

Qui sur les bords du fleuve étend ses beaux ombrages,
Et, prolongeant de verts et vastes pâturages,
Aux splendeurs de tant d'art offre un cadre plaisant.

L'Athènes des Normands — sa sagesse est notoire —
Sait unir, en un charme intime et reposant,
La plus fraîche Nature à la plus vieille Histoire.

En descendant la Rance

Sous ton vertigineux viaduc, ô Dinan,
Qui gardes sur ton roc un air de moyen âge,
La Rance, étroit goulet, découpe un vert sillage
Dans le couloir battu de son flot bouillonnant.

Encombré d'une écluse, étranglé d'un tournant,
Arrondi dans un lac ou frôlant quelque plage,
Son cours tortueux mire un clocher de village,
Une ruine, un moulin, un chêne frissonnant.

Il s'évase bientôt au vent de l'estuaire,
Voit Saint-Malo serrant ses maisons sur son aire
Que ceint le vieux rempart comme un sombre turban.

Des Pointes quand débouche enfin le large fleuve,
Un bateau frais repeint qui part pour Terre-Neuve
Parmi de longs vivats cingle vers l'Océan.

Saint-Malo

Ses remparts crénelés bien assis en plein roc,
Avec leurs hautes tours qui bravent la tempête,
Lentement sur les flots étendant sa conquête,
Saint-Malo, noir donjon, se dresse comme un bloc.

La mer et les bassins où vibre encor son choc
Enserrent la cité qui presse sur son faite
Beaux bois d'une façade et pignons en arête,
Rue étroite en zigzag, toits de bric et de broc.

Port de marchands hardis, de marins, de pirates,
Que d'exploits valeureux, d'audaces scélérates
Ont grandi ton renom d'indomptable lutteur !

Si le baigneur assiège aujourd'hui ces repaires,
Seule sur son îlot, l'ombre de l'Enchanteur
Monte toujours la garde au nid des vieux corsaires.
